

# « Vieilles peaux » : exploration en terre utopique

Frédéric Morestin, Pascal Dreyer

DANS **GÉRONTOLOGIE ET SOCIÉTÉ** 2012/1 (VOL. 35 / N° 140), PAGES 37 À 52

ÉDITIONS **FONDATION NATIONALE DE GÉRONTOLOGIE**

ISSN 0151-0193

DOI 10.3917/g.s.140.0037

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-gerontologie-et-societe-2012-1-page-37.htm>



**CAIRN.INFO**  
MATIÈRES À RÉFLEXION

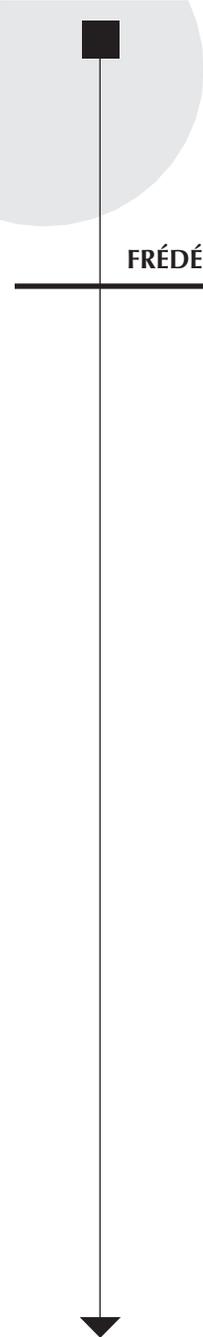
Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Fondation Nationale de Gérontologie.**

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



# « VIEILLES PEAUX » : EXPLORATION EN TERRE UTOPIQUE

FRÉDÉRIC MORESTIN<sup>1</sup> & PASCAL DREYER<sup>2</sup>

1. ERGOTHERAPEUTE ET CONSULTANT

2. RÉDACTEUR EN CHEF, GÉRONTOLOGIE ET SOCIÉTÉ

*Alors que la Maison des Babayagas de Montreuil est désormais en construction, cet article présente une expérience d'atelier de mouvement dansé réalisé avec onze des femmes engagées dans le projet. Il montre comment d'un projet, qualifié d'utopique et à forte charge imaginaire, le collectif et chaque participante ont pu prendre en compte le corps vieillissant, souffrant et douloureux sans renoncer à le percevoir comme vivant.*

“INTERFERING OLD BAGS”: EXPLORING UTOPIAN TERRITORY  
Just as the “Maison des Babayagas” of Montreuil is in the throes of being built, this article represents the experience of a dance movement workshop carried out with eleven women involved in the project. It shows how, from a so-called utopian and highly imaginative project, the group as a whole, and each participant in particular, were able to take into account the ageing, suffering and painful body without giving up perceiving it as alive.

« Corps décor  
Corps record:  
Ceci n'est pas mon corps.

Corps accord  
Corps à corps:  
Ceci est mon corps.

Pas encore mort,  
Pas encore moribond.

Vous avez dit bond?  
Saute carcasse  
Bientôt bonne à la casse!»

Thérèse CLERC  
Montreuil, le 18 Mars 2009

1. Voir [www.lamaisondesbabayagas.fr](http://www.lamaisondesbabayagas.fr).

2. 6-8, rue de la Convention,  
93100 Montreuil.

3. Ecouter à ce propos  
la série d'émissions  
consacrées aux béguinages  
en Europe sur Espace2.ch,  
émission «A vue d'esprit»,  
23-27 janvier 2012.

4. C'est ce que souligne  
Benoit Goetz dans son très  
bel ouvrage: *Théorie des  
maisons, l'habitation, la sur-  
prise*, Verdier, 2011, à propos  
du «désir de Barthes d'une  
habitation heureuse». Ce  
dernier «met en scène () un  
vivre ensemble qui évite le  
Charybde de l'agglutinement  
et le Scylla de l'esseulement.

() c'est en lisant dans un  
livre de Jacques Lacarrière,  
*L'été grec*, un passage sur le  
mont Athos et ses différents  
monastères que Barthes  
rencontre l'idée qu'une com-  
munauté peut préserver la  
solitude de ses membres et  
surtout leur rythme propre.

Il s'agit des communautés  
monastiques idiorythmiques  
où chaque moine, comme le  
mot l'indique, vit à son pro-  
pre rythme, en dehors des  
moments rares de rencon-  
tres plénières.» (p. 202)

5. La création de tout lieu  
de vie collectif passe par  
la définition et l'institution  
de règles de vie commune.  
Les Babayagas ont souvent  
présenté leur projet de  
règlement intérieur qui a  
évolué autant sous l'effet des  
échanges entre les membres  
qu'au contact  
avec partenaires et  
interlocuteurs externes.

C'est en territoire «Babayagas» que va se situer le propos de cet article. Territoire utopique né du désir d'une vingtaine de «vieilles» femmes, âgées de 60 à 90 ans, de construire tout à la fois un lieu de vie et un monde fondés sur quatre principes: la solidarité, l'autogestion, la citoyenneté et l'écologie<sup>1</sup>. Alors que la construction de la première Maison des Babayagas a enfin débuté, fin 2011 à Montreuil<sup>2</sup>, gardons à l'esprit que ce projet «féminin», proche dans son esprit des béguinages<sup>3</sup> qui n'ont cessé de se réinventer depuis le XII<sup>e</sup> siècle en Europe occidentale, a suscité et suscite encore autant l'enthousiasme, la sympathie qu'un rejet profond. Ces sentiments passionnés et ambivalents ne sont pas liés seulement à un projet qui affirme l'espace d'un possible «autrement». Ils naissent de la remise en cause directe d'une norme qui assigne à chacun non seulement une place et un statut tout au long de la vie mais aussi des modes d'être et une forme de vie précise. Et ce d'autant plus que les personnes porteuses de ce désir (valorisation d'un entre-soi idiorythmique<sup>4</sup>, vie hors des règles institutionnelles de la copropriété ou du monde médico-social<sup>5</sup>) sont censées incarner, à l'âge de la sagesse, la stabilité de la norme et sa reproduction.

En quoi la maison des Babayagas de Montreuil est-elle un territoire utopique? Elle l'est à la lettre si l'on reprend la définition que donne le dictionnaire *Littré* de l'Utopie: «*Pays imaginaire où tout est réglé au mieux, décrit dans un livre de Thomas More qui porte ce*

---

titre (*Utopie*)»<sup>6</sup>. Le projet des Babayagas est celui d'un lieu de vie, longtemps situé dans la seule imagination de ses membres mais aussi dans celle de la société, réunissant des femmes liées entre elles par une expérience de la vie et une vision du monde. Ayant gagné leur autonomie personnelle, sociale et professionnelle, ces femmes redéfinissent, à une étape-clé de leur existence et à partir d'un habitat collectif qui les délient de la propriété<sup>7</sup>, un espace-temps de disponibilité à soi et aux autres. Cet espace-temps ne fait l'économie ni des hommes ni des autres comme on l'a lu souvent. Il redéfinit plutôt un rapport entre les genres, acté pour une part par les études récentes sur la sexualité<sup>8</sup> et l'engagement social et relationnel des femmes. Cet espace-temps est ouvert à la société dans une dynamique de transmission et d'apprentissage partagés à l'échelle d'un quartier, peut-être d'une ville<sup>9</sup>. Mais, il faut bien le dire, la charge imaginaire cristallisée par le projet a empêché autant ses thuriféraires que ses détracteurs de penser la dimension proprement réelle et donc concrète de ce futur lieu de vie. Charge imaginaire associée à une question existentielle envahie d'images douloureuses et difficiles : «où et comment vivrons-nous dans le grand âge? Et avec qui pour conserver notre potentiel de vie et non nous éteindre dans des lieux inhospitaliers?».

La charge utopique, imaginaire du projet des Babayagas porte sur l'habiter (corps, gestes, parole), l'espace intérieur et extérieur (frottement des corps et des paroles, rôle des seuils, étagements des perspectives), le vivre ensemble (corps et langue). Mais est-il possible de penser et construire un lieu de vie avec des mots et des paroles, détachés de la réalité du corps? Le «corps vieux», avec ses habitus, ses gestes, ses moyens mais aussi ses pertes symboliques et réelles, n'a-t-il pas à nourrir le projet pour lui donner sa pleine mesure, sa réalité, sa dimension essentielle de lieu de vie ouvert aux transformations corporelles et psychiques? Le projet rencontrant de nombreux obstacles et retards qui mettaient à mal les membres du groupe de Montreuil dans leurs relations, il leur a été proposé un travail corporel centré sur le mouvement dansé<sup>10</sup>. Pendant presque deux années, au travers de séances mêlant mouvements dansés et paroles, un travail singulier s'est élaboré. Agencement subtil où vieux corps, pensée, imaginaire et politique se sont exprimés puis répondus. Chaque corps s'est alors trouvé saisi dans une expérience individuelle et collective, préfiguration du vivre ensemble imaginé, projeté, toujours à venir. Face à la «tendance à l'effacement ritualisé du corps» vieillissant

6. Paul-Emile Littré, *Dictionnaire de la langue française*, tome 4, p. 6566, Editions du Cap, Monte-Carlo, 1968.

7. Pour un certain nombre d'entre elles. Les projets de maison des Babayagas qui naissent partout en France réunissent souvent des femmes qui n'ont pas eu accès à la propriété ou qui ne possèdent plus de logement en propre.

8. Voir sur ce point l'article de Nathalie Bajos et Michel Bozon, *Les transformations de la vie sexuelle après cinquante ans : un vieillissement genré*, dans ce même numéro.

9. Le projet d'Université du savoir des Vieux (UNISAVIE) des Babayagas n'a pas encore porté ses fruits.

10. Cet atelier de travail corporel a été animé par Frédéric Morestin à partir de sa pratique de danseur et de son travail avec des chorégraphes. Il a réuni six puis onze femmes, à raison d'une rencontre de deux heures tous les quinze jours durant deux années, hiver 2008/septembre 2010. Cet atelier s'est organisé en trois cycles.

ou à son enfermement dans la dépendance, les Babayagas se révoltent et résistent. Les moments de danse ont alors été « une résistance, une réaffirmation ludique qui brise l'isolement mortifère qui résulterait d'une clôture du corps sur lui-même. Dans l'affleurement du jeu, dans l'acceptation de l'orgasme ou dans la simple tendresse quotidienne, se réalise une respiration du corps » (Le Breton, 1985, p. 141).

Ainsi, c'est au cœur d'une révolte des corps que bat l'aventure des Babayagas de Montreuil. Notre exploration s'ouvrira par une description contextuelle succincte, puis apportera quelques éléments sur le dispositif qui a accompagné le travail. Au fil de ce récit, le corps imaginaire se qualifiera et s'incarnera. Il est féminin, puis habitat et enfin politique.

## AU CŒUR D'UN PROJET MODERNE ET VOLONTARISTE

---

Le combat des Babayagas va au-delà de la simple construction d'un lieu de vie, une « maison », puisqu'elles se sont données pour mission de démontrer qu'il était possible d'éviter le naufrage du grand âge. Pendant plus de dix ans, elles ont porté un espoir et une parole. Au fait des transformations de notre société, de l'évolution démographique de notre pays et fortes de l'expérience du soutien qu'elles ont apporté à leurs propres parents, elles n'ont eu de cesse de rappeler que notre société laisse peu de place à la parole de l'aîné et à l'expression de ses désirs. Enfermer la vieillesse dans la dépendance est réducteur car cela fait de chacun de nous un vieux à prendre en charge. Les Babayagas aspirent à reconquérir une place dans un monde qui depuis des dizaines d'années s'est employé à valoriser la jeunesse de manière exclusive. Leur combat réside avant tout dans le désir citoyen de contribuer malgré leur âge à leur avenir, à notre avenir. Dans « Mon vieux et moi », Pierre Gagnon rappelle l'enjeu de ce vivre ensemble, soit accepter l'inexplicable et l'incertitude : « Si vivre avec une personne âgée apporte de grands questionnements, je constate aujourd'hui que bien des réponses sont facultatives. Je côtoie l'incertitude et l'inexplicable au quotidien, et je m'en porte très bien. » (Gagnon, 2010, p.27) Vivre et partager jusqu'au bout nos craintes, nos espoirs, mais également ce qui échappe et se perd, élever la parole de nos aînés afin qu'elle contribue au débat public, telle est l'éthique des Babayagas.

---

## **CORPS ET MOUVEMENT DANSÉ : UN LABORATOIRE EXPÉRIMENTAL**

Les Babayagas avaient, lors des temps de réflexion collectifs, exprimé et saisi l'intérêt d'aborder la question du corps. Notre rencontre et l'élaboration de cette expérimentation furent fortuites. C'est grâce à la capacité d'ouverture, au désir de construction mais aussi à la perception de la vie et de son environnement d'une femme, Thérèse Clerc, qu'il a été possible d'initier un premier contact avec le groupe des Babayagas de Montreuil. Au cours de cet atelier, nous avons dansé, frotté, mis au contact nos corps, nos peaux et nos émotions. Chaque séance était constituée de différentes étapes : déverrouillage corporel et émotionnel, libération du corps, travail sur le contact et le corps de l'autre, travail d'improvisation. Se sont trouvés ainsi mis en scène et en jeu entre les participantes la nature même du projet, les conditions de sa réalisation, le vieillissement des corps, leurs difficultés propres et les enjeux de création d'un mode d'habiter et d'un habitat non exclusivement centrés sur le corps jeune opérationnel. Ce corps jeune « idéal », matrice interne, a laissé place au corps réel, douloureux mais vivant, désirant. Si les Babayagas étaient sans toit, l'atelier leur a permis de construire les fondations de leur vie collective, leur corps étant le lieu de la première expérience de cette vie nouvelle : une demeure à découvrir et à habiter de manière neuve.

## **PREMIER CONTACT : CORPS FRAGILE, CORPS FÉMININ, CORPS COLLECTIF**

---

Un premier cycle de six séances a initié ce travail. Il fut décisif puisqu'il permit par la suite de nous rencontrer pendant deux ans. Le choix de six séances avait été décidé afin de laisser à chacune et chacun le temps de découvrir l'intérêt de cette approche du corps en termes de bien-être ou de réflexion. Le projet de ces six séances inaugurales était d'explorer le « mouvement dansé », terme flou qui évitait d'en faire des séances de gymnastique ou de danse de salon : redécouvrir sa corporalité, sa danse intérieure, le corps de l'autre, le contact de l'autre, éprouver émotions physiques et psychiques. Pendant trois mois, l'ensemble du groupe a été invité à jouer, à partager des temps dansés dans des corps habités, sensibles.

## **CORPS VIEILLI, CORPS FRAGILE, FEMME SOLIDE**

La présence de la doyenne du groupe convoqua l'ensemble du collectif à aborder la notion de corps vieilli. Chichi, âgée à l'époque de 89 ans, avait traversé Paris pour venir nous retrouver à Montreuil. Légèrement voutée, s'appuyant sur sa canne, elle souhaitait vivre l'aventure. Elle n'était plus certaine de pouvoir danser. Elle trouvait son corps trop dégradé mais sa curiosité et le lien qu'elle entretenait avec les autres Babayagas l'avaient menée jusqu'à nous. Était-il encore possible, malgré un corps vouté et fragile, de danser? Était-il raisonnable de vouloir danser et ainsi de prendre le risque de faire une mauvaise chute? Ses difficultés ne seraient-elles pas au fil du temps un frein à l'évolution du collectif? Enfin, n'était-il pas fou et inconscient de tenter une telle aventure avec un risque aussi majeur?

Les Babayagas ont la capacité de nous amener immédiatement au cœur de questions fondamentales auxquelles nos craintes, nos peurs et nos doutes empêchent souvent d'apporter une réponse. Quel est le risque? Qui en est responsable? Chichi et les autres participantes ont été, au fil des échanges, très claires: être vieille ne rend pas irresponsable et elles assument le risque. Désirer vivre jusqu'au bout, partager, sortir de chez elles, aller au cinéma, se déplacer dans les transports en commun sont autant de risques. Le problème n'est pas le risque, c'est le jusqu'au bout. Vivre et désirer pleinement jusqu'au bout. Pour ce qui est de la responsabilité, elles rappellent qu'elles sont là de leur fait et non par obligation, pleinement conscientes de ce qu'elles font. Oserions-nous en douter? La fragilité du corps ne fait pas la fragilité de l'être.

Le groupe met en application immédiatement deux de ses principes fondateurs: autogestion et solidarité. Le risque, la responsabilité que chacune prend dans ce groupe mais également l'aide que chacune peut apporter à Chichi ou à une autre sont débattus et mis en commun. Certaines évoquent des problèmes d'équilibre, un corps douloureux, parfois malade. Le voile se lève sur le tabou des pertes. Au cours des séances, chacune s'engage à être vigilante à ses appuis et déplacements, à respecter son rythme, ses possibilités, à demander à son médecin un certificat afin de connaître d'éventuelles contre-indications à cette pratique. Chaque séance débutera au sol, la capacité à se relever étant un indicateur, voire le révélateur pour soi et pour les autres de la forme de chacune.

---

Chichi ne se fait pas prier. Elle interpelle le groupe pour de l'aide. Il faut aller au sol: c'est possible. Elle demande des appuis, du soutien. Elle rit et nous demande de ne pas nous inquiéter, son corps et ses articulations craquent, et surtout de la laisser faire. Son désir ne cède pas. L'attitude de Chichi est sûrement une illustration d'une vieilleuse «agonique» (Dadoun, 2005) qui ne désarme pas face à l'adversité de la vie, qui ne se résigne pas. Chichi poursuit sa lutte et aspire à une vieilleuse ardente. La sensation de dégradation de son corps n'est pas suffisante pour altérer son désir. Exister, échanger, découvrir et créer jusqu'au bout sont peut-être les ingrédients d'une vieilleuse flamboyante.

La présence et l'attitude de Chichi ont été une richesse et une chance pour tous. À son rythme, elle a sans cesse partagé, joué avec nous. Par sa présence, à travers son corps mis en jeu, elle a ouvert un espace de questionnement sur les pertes corporelles dans le grand vieillissement. Partageant sa danse, elle a appris aux membres du groupe à la soutenir, à parler des aides nécessaires et de son besoin de solidarité. Dans une interview donnée à France Inter au cours de laquelle elle évoque ce travail, elle n'hésite pas à partager la stupeur et l'horreur qui l'ont habitée au début. Puis, elle rappelle la sensation qu'elle et les autres Babayagas ont éprouvée de devenir plus «gracieuses», comme si, une fois entrées dans une danse libérée, s'opérait «*une réconciliation avec ce que l'on est, avec son corps*»<sup>11</sup>.

## **CORPS-INDIVIDU AU CORPS-COLLECTIF**

Corps-machine, corps-instrument, corps-tombeau, notre corps, «*condition matérielle de la venue au monde, est aussi celle de l'être au monde*» (Detrez, 2002, p. 75). Comme le formule très bien Chichi, le premier effet de cette expérience fut la réappropriation par chaque participante de son corps. Les temps de danse ont été un effort pour se soustraire aux représentations du vieux. Effort d'être au monde au-delà du regard que porte notre société sur la personne âgée qui comme le souligne David Le Breton «*glisse lentement hors du champ symbolique et déroge aux valeurs centrales de la modernité: la jeunesse, la séduction, la vitalité, le travail*» (Le Breton, 2005, p. 146). C'est avec un corps portant en lui «l'horreur» du temps et l'insoutenable de l'échéance finale qu'il a fallu composer. C'est avec des représentations imposées et négatives du corps qu'il a fallu exister. Libéré de ce fardeau, le corps a pu

11. Nous autres, «Portrait de Chichi, 89 ans, Mamie Babayagas», Reportage de Zoé Varier, diffusé sur France Inter, vendredi 14 novembre 2008, 20h, 50mn56.

(re)devenir gracieux, désirable, partagé et, enfin, (se) donner à voir à l'autre.

Au fil de cette réappropriation, d'autres axes de travail ont été explorés. Passé le temps et les aléas du narcissisme, un espace dévoué à la découverte du contact de l'autre s'est entre-ouvert. Les jeux d'appui et de contre-appui font naître des échanges nouveaux où chacune éprouve le poids de l'autre. De cette situation singulière se dessine progressivement une nouvelle voie de dialogue où chacune apprend à déposer son corps entre les mains d'une autre. C'est une porte ouverte vers l'apprentissage de la relation : chacune apprivoise sa dépendance à l'autre. Solidaires et interdépendantes, les Babayagas explorent alors à partir de leur corps et simultanément un système d'existence, nouveau pour elles : singulier et pluriel. Progressivement, chacune découvre que « *la dépendance n'est pas aliénante, la sociabilité n'est pas maudite, elle est libératrice; il faut se débarrasser des illusions individualistes* » (Todorov, 1995, p. 188). La solidité de leur être individuel est directement liée et dépendante de la solidité de ce corps collectif.

## **CORPS-HABITAT**

---

À distance de notre travail, il apparaît que c'est un corps-maison qui fut l'objet de nos rencontres. Les Babayagas sont redevenues propriétaires de ce lieu de résidence de l'être. Cette réappropriation, bien qu'heureuse, ne doit pas nous faire oublier que chacun de nous est voué à abandonner cet espace intérieur. Les travaux de nombreux sociologues et anthropologues, comme David Le Breton et Christine Detrez, expliquent comment la société occidentale contemporaine ne cesse de construire et déconstruire notre corporalité. Les Babayagas, par cette expérience singulière, ont ouvert un champ de réflexion autour de la vieillesse et des usages du corps dans la perspective d'un projet d'habiter, investiguant des usages corporels précédant pour une fois la création concrète du lieu. Cette démarche a convié chacune d'entre elles à ré-habiter un corps, un corps-sujet, un corps-collectif mais aussi, et ceci n'est pas sans intérêt, un corps-parole. Où, agir et parole se répondent, engageant chacune dans son être et son corps à découvrir ce que les Brésiliens appellent « *convivences* » et nous « *cohabitation* ».

---

## **CORPS-MAISON, CORPS-VOISINAGE**

Au cours de la seconde année, le travail s'est orienté vers une articulation danse/écriture, cette dynamique préfigurant la construction du savoir spécifique à Unisavie.

Invitées dans un premier temps à trouver un mot et un seul pour qualifier et définir leur corps, il a ensuite été proposé aux Babayagas d'écrire un texte personnel puis d'intégrer ce dernier aux travaux de déambulation et de danse libre. Ce processus réflexif a abouti à l'élaboration d'une connaissance collective du corps. En partageant avec le groupe son regard, en interrogeant son histoire, chaque participante a contribué à penser ce «être vieille», ce corps tabou. Il y fut question d'acceptation et de réconciliation. Le troisième cycle de travail a été tourné vers le désir de construire un événement à partir de ces contenus. L'improvisation dansée resta présente mais des scènes furent proposées. Une danse plus théâtrale tenta de se mettre en place. Ce troisième cycle fut moins apprécié par les Babayagas : le corps n'étant plus mis en scène, le plaisir et le jeu leur semblaient moins présents.

Ce dispositif eut toutefois l'intérêt mettre en scène l'à-venir de la vie collective. Rien ne fut peut-être plus surprenant que de voir proposé de jouer et danser une scène de voisinage en fin du troisième cycle. Plus de deux ans avaient été nécessaires à la figuration de cette scène qui, étonnamment, n'eut aucun succès. Les corps au contact n'aspiraient pas encore à voisiner mais à partager plus. Les murs imaginaires n'étaient ni souhaités ni imaginables. Peut-être parce que la part d'utopie du projet de maison portée par l'atelier cédait soudain le pas à davantage de réalité, renvoyant chacune à la réalité de son intériorité et d'une vie réelle de manière trop brutale. L'heure n'était pas encore au voisinage qui exige, pour être pleinement expérimenté et vécu, la réalité des murs d'un lieu de vie construit.

## **CORPS-CONTACT, CORPS-SENSUEL, CORPS-ATTENTION, CORPS-DÉSIR**

Lors des séances, nous avons eu l'occasion d'explorer de nombreuses fois la notion de contact. La proximité à l'autre n'avait rien de tabou dans cet espace de danse. Accolades collectives, salutations symboliques se répétaient à chaque séance. Sans cesse, il était question, dans ces gestes, de reconnaissance. De l'effleu-

rement à la caresse, voire aux contacts plus fermes, ses gestes n'ont jamais été source de « mal vécus ». Toucher l'autre, laisser un autre nous toucher, ont été autant d'expériences particulières et merveilleuses. Plaisir et joie de danser ont autorisé ces gestes d'attention pour l'autre. Quel que soit le corps, jeune ou vieux, ces gestes furent toujours tendres, aimants et désirants. L'autre existant ainsi par les gestes qu'on lui adressait. Car que reste-t-il à un vieux corps s'il n'est plus l'objet d'un touché tendre et aimant ? Ses douleurs et ses pertes.

Lors d'une séance du troisième cycle, nous avons pu explorer plus en profondeur cette question. Pour la première fois, l'ensemble du groupe exprima sa fatigue de danser. Aucune Babayaga ne s'en sentait plus ni le désir ni la force. Ce matin-là, il faisait trop froid, les corps étaient trop douloureux : les épaules étaient lourdes, les articulations « raides ». Après avoir fait le tour des douleurs de chacune, les Babayagas ont entamé une réflexion sur l'attitude à tenir face à la douleur du corps de l'autre. Comment faire demain, si l'une d'elle avait un corps souffrant, douloureux ? Comment être à ses côtés ? Comment l'aider dans son quotidien ? Le groupe, pour la première fois, s'est confronté à la réalité et à la perspective de la maladie et de la fragilité.

Progressivement, il y fut question des derniers contacts. L'écoute du groupe était à son paroxysme. Monique, âgée de presque 80 ans, se mit à rire. Elle nous interpella : « *Que peut-on faire pour mes douleurs, aujourd'hui ?* » Pourquoi pas un massage « bien-être » autour des zones douloureuses. Rien de thérapeutique, juste un massage pour ressentir autrement son corps que dans la limite et les douleurs. Elle acquiesce. Elle a parcouru de nombreux pays et expérimenté de nombreux types de massage. Elle est ouverte et sensible à ce type de technique du corps. Afin de profiter au mieux et respectueusement de ce temps, chacune a été interrogée sur son désir d'assister à cette scène et de partager ce moment d'intimité de Monique. Aucune ne désire partir : le groupe se rassemble autour de Monique et débute alors une scène où se parlent le corps, les caresses. Le contact y est décrit, parlé. L'enjeu est là. Monique nous guide vers une nouvelle « respiration » du corps. Elle autorise le groupe à découvrir une manière d'être et de faire avec un corps douloureux. Elle ouvre une issue nouvelle en autorisant des gestes nouveaux dans l'espace collectif. Un corps douloureux nécessite une attention particulière qui peut se

---

concentrer dans des gestes simples, parlés et incarnés. Son attitude est un cadeau offert au groupe pour aller jusqu'au lieu de la douleur et au-delà. Simple invitation à des gestes d'attention mais qui suscitent la peur d'abandonner notre humanité la plus intime aux mains d'un ou d'une autre et d'y reconnaître notre dépendance fondamentale à autrui.

## CORPS-POLITIQUE

Lors des échanges du deuxième cycle, le corps a été qualifié de politique. Les récits précieux de la lutte des femmes pour le droit à l'avortement ont rappelé la dimension sacrée du corps et l'intérêt de le penser dans une dimension politique. Leurs témoignages sont devoir de mémoire, devoir de dire, de rendre visible ce que tant de femmes ont tu. Combien il est simple de confisquer à la femme son être intérieur. Rappelons-nous que cette lutte fut complexe et dure. Les archives audiovisuelles de la lecture du texte de loi relatif à l'interruption volontaire de grossesse à l'Assemblée Nationale le 26 novembre 1976<sup>12</sup> et au Sénat le 13 décembre 1976<sup>13</sup> par Simone Veil, en sont autant de preuves. C'est ce corps politique d'expériences qui est éveillé chez les Babayagas : grâce à lui elles veillent.

Certains d'entre vous viendront peut-être, à la suite de cette évocation, à poser la question du lien entre ce combat et celui qu'elles mènent actuellement. Certainement cette expérience du combat des femmes nourrit-elle le désir de ne pas laisser une fois de plus notre société s'engager dans une politique de mise à la marge des plus vulnérables dans le vieillissement, soit à nouveau les femmes. « *En rejetant les vieux, on se condamne à mal vieillir car on se condamne soi-même à plus ou moins longue échéance* » (Leru, 2008, p. 182). Les Babayagas ont à dire et à partager sur la notion d'existence, sur la place de la parole du vieux, sur la richesse que représente son expérience de vie. Leur lutte est une invitation à penser l'avenir de notre société, à sortir de notre nombrilisme, de notre soif d'immédiateté et d'une politique de l'instant, à espérer une vie « autrement ». Aucune pensée n'est tabou ou à interdire : pour certaines, il est nécessaire de ré-ouvrir les débats qui paraissent anciens ou dépassés, d'autoriser la parole née de l'expérience de vies longues, d'interroger sur cet horizon multigénérationnel le sens de la vie, et d'affirmer la possibilité de vivre autrement sa fin de vie.

12. Simone Veil et le projet de loi relatif à l'interruption volontaire de grossesse, « Débat à l'Assemblée Nationale : réforme de la loi sur l'avortement », Archive vidéo : Economie et société : Vie sociale, diffusé sur ina.fr, 26 novembre 1976, 51 mn 07.

13. Simone Veil parle à la tribune, « Le sénat et l'avortement », Journal télévisé de 20 heures, Archive vidéo : Economie et société : Vie sociale, diffusé sur ina.fr, 13 décembre 1976, 02 mn 07.

## L'UTOPIE A-T-ELLE UN CORPS?

---

En mettant à disposition des Babayagas un terrain communal pour leur maison, Jean-Pierre Brard, ancien maire de Montreuil, a accompli un acte politique majeur. Par ce geste, il a offert à l'utopie un territoire mais aussi la possibilité d'une voix et d'une existence. Il a convié chacun d'entre nous à interroger ses représentations de l'utopie et à penser que celle-ci peut être un possible moteur de progrès social. Il s'est attaché, comme Thomas More dans son livre second, à donner une topographique à l'utopie et à faire du vieux un acteur majeur de cet univers: «*Chaque ville envoie chaque année en Amaurote trois vieillards ayant l'expérience des affaires, afin de mettre les intérêts de l'île en délibération*» (More, 1997). Il soutient ainsi l'ambition de ces femmes à imaginer et créer un monde plus solidaire, plus juste, plus équitable, respectueux de l'environnement. Un monde dans lequel les vieux peuvent prendre une part active à la construction de la vie collective.

### DU CORPS UTOPIQUE À L'INCARNATION DE L'UTOPIE

Les Babayagas, résidentes sans toit n'ont eu que le choix de faire de leurs corps un corps utopique (Foucault, 2009). Elles en ont fait «*le point zéro du monde. Là où les chemins et les espaces viennent se croiser*». «*Petit noyau utopique*» qui, pour Michel Foucault, «*est le lieu à partir duquel je rêve, je parle, j'avance, j'imagine, je perçois les choses en leurs place, et je les nie aussi par le pouvoir indéfini des utopies que j'imagine*» (Foucault, 2009).

Dans le cours de l'atelier, le corps n'était pas objet de performance. Il était espace de solidarité et d'échange. Il a été le lieu du contact à l'autre et donc de l'incarnation de l'utopie.

Dans une société qui ne lie plus discours et actes, les Babayagas ont tenté par le travail du corps et de la danse, de restaurer ce lien et de donner corps à leurs valeurs et à l'éthique qui en découle. Le monde des vivants n'est pas celui des images et des représentations. Il est celui des corps-sujet, des corps au contact d'autres corps, où se déploie un être au monde dont le savoir ne fait pas l'économie du corps. Elles ont fait de ce travail individuel et collectif un espace du désir d'un avenir. Et refusé l'assignation à un corps résigné, recroquevillé.

---

## UTOPIE ET ESPÉRANCE

Nous pouvons imaginer qu'il est simple de penser l'utopie, facile de faire place à l'innovation et aisé d'accueillir l'espérance. Et pourtant utopie, innovation et espérance ne vont pas de soi. Elles nous troublent, mobilisent nos *a priori* et nos résistances.

Un épisode particulier illustre fort bien cette intense mobilisation négative qui nous fait renoncer à nos aspirations profondes et à des formes de vie pourtant plus désirables. Lors du troisième cycle, il fut proposé aux participantes d'amener une musique de leur choix pour danser ensemble. Thérèse profita de cette invitation pour faire découvrir au groupe «Le sacre du printemps» de Stravinski. Partageant avec le groupe son plaisir, elle exprima le désir de danser sur cette musique qui représente la vie et ses cycles. Malgré l'ardeur des Babayagas, il ne fut cette fois-ci pas question de danser. Les rythmes brisés et l'intensité de l'œuvre étaient autant d'éléments impossibles à surmonter.

Des montagnes infranchissables à quarante ans semblent ne poser aucun problème à quatre-vingts ans. Et inversement. Danser sur la musique du «Sacre du printemps» fut longtemps, notre montagne. Une discussion, quelques mois plus tard, permit d'évoquer les difficultés que représentaient les rythmes complexes et frénétiques. Elle permit aussi à chacune de parler de ses craintes, de ses doutes. Puis, parce que ce morceau nous intéressait autant qu'il nous effrayait, le groupe décida de tenter de danser avec Thérèse.

Chacun de nous possède ses propres montagnes à gravir ou à jamais inaccessibles. En nous proposant de danser sur une musique à l'énergie vitale, rude et complexe, Thérèse a engagé le groupe vers le dépassement de soi. Comme si cette tentative était la métaphore même du projet de maison qui invite des femmes âgées et la société à dépasser leurs peurs pour reconnaître l'énergie de vie qui anime les corps vieux. Dans cet effort de dépassement l'utopie ne désigne pas seulement «un pays imaginaire» mais aussi une position aux coordonnées mobiles, variables, reliant toujours des corps à différentes étapes de leurs parcours.

La générosité des Babayagas réside ainsi pour l'essentiel dans l'invention de notre possible vieillesse à l'aune de leurs propres

désirs et essais. Elles ouvrent pour chacun de nous un désir transgressif « d'être vieux » qui, jusqu'à présent, ne trouve que peu de candidats.

14. Michel Serres, *Habiter*, Editions du Pommier, 2011.

15. Benoît Goetz, *op. cit.*, p. 86 et suivantes.

16. Benoît Goetz, *ibidem*, p. 203. Le lecteur retrouvera dans le même ouvrage l'analyse de la pensée de la demeure d'Emmanuel Levinas qui rencontre de nombreux échos dans le projet des Babayagas (p. 74 et suivantes).

17. Idem, Chapitre IV, Esquisse d'une théorie du geste. p. 137 et suivantes: « (...) position et geste sont des termes essentiels à une théorie de l'habiter. (...) Habiter, c'est enchaîner positions et gestes, et cela littéralement sans fin ».

18. Idem, p. 146: « L'usage – c'est-à-dire le mouvement, la chorégraphie qui accompagne, comprend et recrée l'architecture – n'est pas une réponse pavlovienne aux sollicitations d'un milieu. Un édifice n'est pas un ustensile et un comportement n'est pas un geste. Au geste architectural, il est loisible de répondre ou non, et de la manière qui plaît. C'est une proposition d'habitabilité. » Les Babayagas ont réalisé ce geste d'habitabilité non pas à partir du bâtiment construit mais de l'espace du projet imaginé, de ses plans et surtout de leurs corps mêmes, se situant dans le monde.

Les architectes semblent avoir à ce point perdu l'idée que les maisons, les appartements et les villes sont faites pour des corps vivants qu'un philosophe leur a adressé une lettre leur demandant de construire des habitats sur le modèle de l'habitat premier de l'homme: l'utérus maternel<sup>14</sup>. Mais les habitants eux-mêmes ont perdu la conscience que ce qui fait la maison, ce ne sont pas les murs et le toit seulement. L'espace domestique, familial, est celui de l'habiter, notion difficile à cerner<sup>15</sup>. Mais si l'on suit l'expérience menée autour du corps dansé et dansé des Babayagas de Montreuil, on peut retrouver deux concepts qui fondent l'habiter et la maison depuis toujours. Le premier est celui de l'hospitalité ou de l'amitié. Roland Barthes soulignait que « toute maison suppose une amitié. L'amitié instaure l'espace de la maison »<sup>16</sup>. Le temps du groupe a été l'occasion de fonder une relation d'amitié entre les membres du groupe, relation qui dépassait la question de l'intérêt partagé en affrontant, en affection, la réalité et la crainte de ses pertes et de celles de l'autre. Le second concept est celui de l'usage des espaces. L'usage appartient en propre à l'habitant. C'est le lieu où se déploie son inventivité. Habiter se décline ainsi moins sur le registre du faire et de l'agir que sur celui du geste<sup>17</sup>. L'atelier du mouvement dansé a ainsi été l'occasion d'une anticipation de ce que Benoît Goetz désigne comme la « chorégraphie de l'habiter »<sup>18</sup>, chorégraphie dans laquelle l'usage est la réponse complexe de l'habitant à la proposition architecturale et à son contexte de vie, intérieur et extérieur, comme cela a été montré plus haut.

Depuis quelques mois, les fondations de la maison surgissent de terre après un combat et une attente de plus de dix ans qui ont mis les corps et les esprits à rude épreuve. À l'occasion de la pose de la première pierre, Dominique Voynet accompagnée du responsable de l'OPHLM, d'un représentant du Conseil Général de Seine-Saint-Denis et de Thérèse Clerc ont rappelé le chemin parcouru et l'aspect innovant de ce projet.

---

Le groupe qui avait jusqu'alors porté le projet est désormais en transformation. De nouvelles femmes arrivent alors que d'autres partent. Le travail du corps est en attente de l'emménagement dans les espaces réels de la maison des Babayagas.

L'aventure corporelle avec les Babayagas fut une expérience extraordinaire. Les quelques lignes qui en rendent compte ici sont insuffisantes pour transmettre pleinement ce qui s'est vécu avec et pour ces femmes. Cependant, comme lors des travaux de danse, cet article nous a permis de dire un peu du projet de vie de ces femmes âgées et très âgées. Un travail plus approfondi mériterait de voir le jour qui permettrait d'interroger plus encore le sens de ce projet. Il pourrait être l'occasion d'une exploration précise des aspects historiques, sociaux et politiques qui ont amené un groupe de femmes à penser un modèle d'habitat partagé, entre réinvention de formes du passé et innovation, puisque par essence ce qu'elles vivent est sans équivalent dans le passé.

Enfin, certains lecteurs seront peut-être surpris par le titre de cet article et l'usage de l'expression «vieilles peaux». Pourtant, c'est au contact de ces peaux âgées que s'est construit cette aventure. C'est dans leurs plis qu'un corps collectif et politique y a trouvé son lieu d'origine et de déploiement vers les autres. C'est dans ces plis qu'elles ont désiré et étaient désirées. C'est dans ces plis qu'elles ont redécouvert un corps non résigné, mis en tension par Eros et Thanatos.



*« Mon corps est comme la Cité du Soleil, il n'a pas de lieu,  
mais c'est de lui que sortent et que rayonnent tous les lieux possibles,  
réels ou utopiques »*

Michel FOUCAULT, Le corps utopique, 1966  
Conférences Radiophonique France Inter

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

---

- DADOUN R. (2005).** *In Manifeste pour une vieillesse Ardente*, Edition Zulma, p. 170.
- DETREZ C. (2002).** *In La construction sociale du corps*, Edition du Seuil, p. 75.
- FOUCAULT M (2009).** *in Le corps utopique, Conférences Radiophonique France Inter en 1966*, Edition en lignes.
- GAGNON P. (2010).** *In Mon vieux et moi*, Editions Autrement littératures, p. 27.
- GOETZ B. (2011).** *Théorie des maisons, L'habitation, la surprise*, Verdier.
- LE BRETON D. (1985).** *In Corps et sociétés : Essai de sociologie et d'anthropologie du corps*, Edition Librairie des Méridiens, p. 141.
- LE BRETON D. (2005).** *In Anthropologie du corps et modernité*, Edition Quadrige Presses Universitaires de France, p. 146.
- LERU V. (2008).** *In La vieillesse*, Edition Larousse, p. 182.
- MORE T. (1987).** *Utopie, Traduction. Delcourt*, Edition Flammarion.
- SERRES M. (2011).** *Habiter*, Editions du Pommier.
- TORODOV T. (1995).** *In La vie commune*, Edition du Seuil, p. 188.